

Les lettres de Victor Hugo à Cuba Une erreur dans les œuvres complètes ?

Auteur: Ana María Reyes Sánchez

Lors du 208^{ème} anniversaire de la naissance de Victor Hugo et le cinquième de la Maison qui porte son nom à La Havane

Nous avons, nous *homo sapiens*, tendance à croire, surtout, à ce que nous voyons de nos propres yeux, et, si de surcroît c'est écrit noir sur blanc, nous y croyons souvent les yeux fermés. Voir pour croire. C'est écrit et puis basta, tout le monde le répète : Victor Hugo a écrit *Aux femmes de Cuba* et *Pour Cuba* en 1870, les œuvres complètes le laissent supposer depuis les premières éditions¹. Qui oserait, donc, les contredire ?

Mais, attention, de nombreux historiens nous parlent d'une troisième lettre qu'il aurait écrite en 1874 sans nous dire jusqu'à présent où la trouver.

Discours aux enfants

Dans son exil de près de vingt ans (1851-1870), pendant lequel il publie *Les Châtiments* (1853), *Les Contemplations* (1856), la première partie de *La Légende des siècles* (1859), *Les Misérables* (1862), *Les Chansons des rues et des bois* (1865), *Les Travailleurs de la mer* (1866) et *L'Homme qui rit* (1869), Victor Hugo se prononce en faveur de Cuba pour la première fois.



Le dîner des enfants pauvres à Hauteville-House

Jour de Noël 1869. Comme tous les mardis, le Don Quichotte-Père Noël de 67 ans, exilé "dans un coin perdu de la Manche", offre un repas et des cadeaux à un groupe d'enfants pauvres de l'île de Guernesey. Un an après le cri d'indépendance à *La Demajagua* il leur dit :

"Permettez-moi, puisque l'occasion s'en présente, d'envoyer une parole de sympathie à ces nobles terres (Cuba et Haïti) qui, toutes deux, ont poussé un cri de liberté. Cuba se délivrera de l'Espagne comme Haïti s'est délivré de la France. Haïti, dès 1792, en affranchissant les noirs, a fait triompher ce principe qu'un homme n'a pas le droit de posséder un autre homme; Cuba fera triompher cet autre principe, non moins grand, qu'un peuple n'a pas le droit de posséder un autre peuple." (Collection Bouquins, tome Politique, p. 637, Gérard Pouchain)

Il semblerait bizarre ou peu approprié de parler ainsi à des enfants. Le parallèle, pourtant, nous paraît logique. Cuba et Haïti sont des îles comme Guernesey,

mais deux îles où les enfants pouvaient espérer autre chose que la charité grâce aux révolutions en cours : la justice sociale.

Les questions, pourtant, n'arrêtent pas de nous hanter : Que savait Victor Hugo de Cuba ? Quelle presse lisait-il ? Recevait-il des nouvelles dignes de foi ? Avait-il eu des contacts avec des Cubains en France ? Comment ces paroles n'ont pas été emportées par le vent ? Comment ont-elles été recueillies ? Les réponses restent tout de même en suspens.

En tout cas, ce fragment oratoire marque son adhésion à la cause indépendantiste cubaine. Peu de temps après, il écrira aux Cubains. Combien de fois ? Le sait-on ?

Aux femmes de Cuba

C'est une femme qui a conduit la première plume de France à écrire la première lettre que nous reproduisons à la fin de cet article.

Qui était cette illustre femme ? Toutes les sources s'accordent à certifier que c'était Emilia Casanova de Villaverde, une véhémement fille de Matanzas, épouse du célèbre auteur du roman *Cecilia Valdés*. Elle a fondé la *Ligue des Filles de Cuba* lors de son exil newyorkais à peine commencée la guerre d'indépendance de 1868. C'est de New York qu'elle a adressé sa demande à l'éminent français. Bien que

Emeterio Santovenia, historien et homme politique cubain (1889-1968) affirme dans son petit, mais précieux livre *Victor Hugo et Cuba*, publié en 1933, que c'était des *Combattants de Puerto Príncipe qui se sont adressés à ce père de bons conseils et de riches idées*.² Oui, mais qui ? Et pourquoi demander une telle lettre en 1870, la guerre à peine commencée ? Pour les mêmes raisons qu'a eues Emilia Casanova, vous pourrez me dire à juste titre. Sauf que quatre ans plus tard les raisons étaient plus puissantes encore : la Révolution traversait un très mauvais passage, le *Mayor* Ignacio Agramonte, qui avait réussi à ressusciter la guerre de ses cendres, avait péri le 11 mai 1873, et Carlos Manuel de Céspedes, le Père de la Patrie, venait de mourir le 27 février 1874. La situation était désespérée. En effet, le gouvernement de la République insurgée (en guerre) a confié cette honorable mission à Antonio Zambrana³ en 1874.

La lettre de Victor Hugo à Zambrana

Curieusement Zambrana était, comme par hasard, combattant de *Puerto Príncipe*.

Une profusion de détails illustre cette rencontre avec Hugo. Santovenia nous fournit le texte complet de Zambrana. En voici quelques fragments :

“Monsieur :

Je suis le plus obscur de vos contemporains, le plus humble de vos admirateurs (...) Le 10 octobre 1868, les Cubains, las de vivre en captivité, ont appelé Dieu à leur aide et se sont résolus à acheter la liberté et la justice au prix des larmes et du sang : depuis six ans ils se battent. Ce duel, qui a lieu dans un coin de forêts américaines, a attiré très peu l'attention de l'Europe (...) Écrivez, donc, monsieur, les premières lignes de la page que l'histoire va lui dédier (à Cuba), puisque les mots tracés par votre plume sont aussi durables que les monuments en bronze et en granit que le burin des siècles sculpte parfois”. (Chapitre XV, pp. 81-85 du livre de Santovenia)

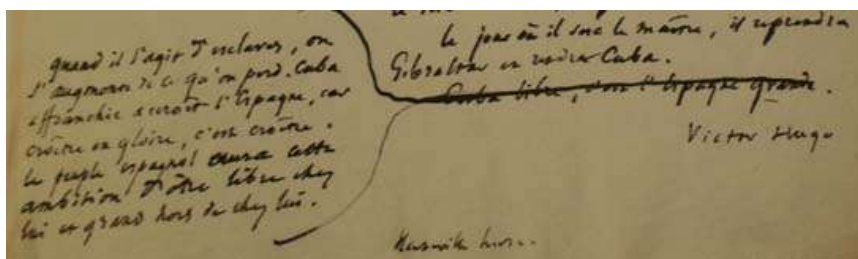
“Victor Hugo a répondu à Zambrana –continue Santovenia- le 22 juin 1874. En quelques phrases il a scellé de hauts sentiments. L'émotion de Zambrana a réveillé chez Hugo la généreuse affection pour Cuba dont il avait fait preuve. Hugo a écrit ce billet au membre de la Convention de Guáimaro, l'un de ses plus brillants disciples américains :

Monsieur:

Je sympathise profondément avec la noble et valeureuse Cuba. J'ai élevé ma voix pour elle, et je l'élèverai sûrement à nouveau. J'aurai une vive satisfaction à vous recevoir. Vous me trouverez chez moi, au numéro 21 de la rue Clichy, jeudi 25 juin, à 9 heures du soir.

*Je vous envoie ma cordiale poignée de mains*⁴. (Chapitre XVI, pp. 88-89 du même livre de Santovenia)

Ceci, évidemment, n'est pas une lettre, mais juste un mot. Qu'a-t-il dû se passer? Il est plausible de supposer que Victor Hugo ait préparé sa lettre pour la remettre à Zambrana le 25 juin même, mais il est plus logique peut-être qu'il l'ait rédigée après leur rencontre *rue Clichy*. Et nous voici en face d'une contradiction: *Pour Cuba* est signée à *Hauteville house* (nom de sa maison à Guernesey), non pas à Paris. L'aurait-il écrit plus tard, lors d'un séjour à Guernesey? C'est une hypothèse très difficile à vérifier dans la mesure où nous ne disposons pas de la date de la lettre ni des dates de chacun des séjours de Victor Hugo dans cette île. Je préfère croire qu'il a écrit sa réponse immédiatement, comme d'habitude, à Paris, donc, sauf que à l'heure de classer sa correspondance pour sa publication, de même qu'il a ajouté l'introduction en tête, il a ajouté le lieu à la fin, associant ainsi les deux missives: *Aux femmes de Cuba et Pour Cuba*, qu'on considère maintenant avoir été écrites à Guernesey en 1870.



Fin de la lettre *Pour Cuba*, non datée

Suivons encore le fil conducteur de Zambrana, le cœur battant d'espoir comme lui.

“De la visite qu’il a rendu à Victor Hugo –continue Santovenia- Antonio Zambrana a laissé un récit candide et suggestif à José Manuel Carbonell. Il était profondément impressionné depuis la veille à l’approche du moment où il aurait l’honneur de serrer la main du plus grand Français de l’époque, un des plus grands noms du XIX siècle. Exactement à vingt et une heures du jour fixé, Zambrana s’est rendu chez le poète et penseur.

En poussant la grille -racontait Zambrana à Carbonell-, j’ai senti mon cœur battre. Un employé a ouvert la porte, et en entrant, je suis resté ébahi, figé devant la scène de beauté naturelle qui se tenait devant moi. Une femme aux yeux couleur du ciel, blanche, très blanche, blonde comme le soleil, consultait un livre dans la salle élégamment décorée. Jamais la contemplation d’une femme n’avait produit un tel sentiment d’admiration sur moi. C’était une sculpture. A ce moment Victor Hugo est apparu. Tressaillant, confus, je me suis avancé pour lui serrer la main. Il s’est rendu compte immédiatement de ma confusion et de mon admiration, et, comme s’il voulait contribuer à les dissiper, il m’a dit, d’une manière coquine, les yeux tournés vers la juvénile beauté de Judith Gautier: C’EST UN MARBRE HABITE PAR UNE ETOILE. (Œuvre Cit. de Santovenia, Chapitre XVII, pp. 91-92)

Il était de plus en plus difficile de croire que tant de détails secondaires aient survécu sur ce fait historique, alors que le plus important, la lettre en or de Victor Hugo, avait disparu dans la nature.

Alors, il « nous tombe du ciel » un recueil ayant pour titre *Víctor Hugo, apuntes sobre su vida amorosa, política y literaria* (Victor Hugo, notes sur sa vie amoureuse, politique et littéraire), qui est le texte d’une conférence lue par son auteur, Dora Jiménez, au « Cercle de Beaux Arts » de La Havane, le 11 juin 1935. Et là, comme dirait un Français, Madame Jiménez nous a mis « la puce à l’oreille ». Parlant de Victor Hugo, elle écrit:

“... dans un autre message adressé aux patriotes de Camagüey, aux légendaires compagnons d’Agramonte venus à lui par l’intermédiaire de l’insigne tribun Antonio Zambrana qui lui a rendu visite à Paris dans ce but précis, invoquant sa condition de “légionnaire inconnu de la liberté”, il (Victor Hugo) leur a dit:

*« Ceux qu’on appelle les insurgés de Cuba me demandent une déclaration, la voici :
Dans ce conflit entre l’Espagne et Cuba, l’insurgée est l’Espagne...”⁵*

Et belle surprise! Jiménez part du principe que la réponse de Victor Hugo à Zambrana est *Pour Cuba*. Notre théorie a subitement repris des forces. Naturellement, il s’agissait, peut-être d’une confusion de l’auteur, nous n’avons pas à accorder une valeur d’authentification à cette source secondaire. Soit. Mais nous ne pouvons pas nier non plus que ce conférencier était plutôt bien documenté. Entre autres, Jiménez reproduisait le dernier fragment de la lettre de Zambrana à Victor Hugo: *“Écrivez, donc, monsieur, les premières lignes de la page que l’histoire va lui dédier (à Cuba)...”* etcétera, etcétera. Et voici qu’elle nous prodigue une deuxième « puce » sans le vouloir. Comment ce détail aurait-il pu nous échapper? Si les *combattants de Puerto Príncipe*, comme les appelle Santovenia, ou les *patriotes de Camagüey*, comme elle les nomme, sont les mêmes, pourquoi, donc, auraient-ils sollicité deux fois une lettre à Victor Hugo, une en 1870 et une autre en 1874? Zambrana lui demande clairement *“les premières lignes de la page que l’histoire va lui dédier”,* à notre île... Quels autres Camagüeyens auraient pu le faire avant lui à son insu ? C’est pratiquement impensable. Ce qui est certain c’est que Zambrana les lui a demandées en juin 1874.

Reprenons, pour finir, cet intéressant paragraphe de *Pour Cuba*:

“Et, comme si l’ironie devait toujours être mêlée aux tortures, il semble qu’on entrevoit on ne sait quelle raillerie dans ce hasard féroce qui, dans la série des gouverneurs différents, lui donne toujours le même bourreau, sans presque prendre la peine de changer le nom, et qui, après Chacon, lui envoie Concha, comme un saltimbanque qui retourne son habit.”

Victor Hugo a voulu jouer avec les noms des gouverneurs espagnols, mais une fois de plus, il y a semé la confusion. Une autre erreur humaine ? De quel Chacón est-il question, de l’obscur Luis Chacón qui a gouverné de 1708 à 1713, un siècle avant, ou du célèbre Tacón, son contemporain, comme certains traducteurs le proposent ? Les traductions citées par Santovenia et Jiménez disent Tacón où Victor Hugo dit Chacón, corrigeant le génie sans rougir. Le plus important, pourtant, comme l’a signalé avec sagacité notre ami Michael González⁶, c’est que Victor Hugo parle de Concha, qui venait tout juste

d'être nommé pour un troisième mandat en avril 1874. Pure coïncidence ou bien argument pour appuyer notre thèse que Victor Hugo a écrit *Pour Cuba* en 1874 et non pas en 1870 ?

En tout cas, *Pour Cuba* trouve dans cette hypothèse une explication, et la lettre de Zambrana sa réponse.

Naturellement, avec ces éléments, si vous rassemblez les preuves nécessaires, rien ne vous empêche de contester cette thèse un peu audacieuse, ou bien nous aider, pourquoi pas, à la démontrer. Autrement, vous pourrez toujours chercher la troisième lettre de Victor Hugo à Cuba. Si vous la trouvez ne manquez pas de nous prévenir; nous vous en serons sincèrement reconnaissants.

Une autre fois nous parlerons d'une autre insaisissable correspondance de Victor Hugo avec les Cubains.

Voici, en annexe, le texte intégral des deux lettres abordées dans cet article.

3 mars 2010

Introduction manuscrite par Victor Hugo:

L'Europe, où couvaient de redoutables événements, commençait à perdre de vue les choses lointaines. A peine savait-on, de ce côté de l'Atlantique, que Cuba était en pleine insurrection. Les gouverneurs espagnols réprimaient cette révolte avec une brutalité sauvage. Des districts entiers furent exécutés militairement. Les femmes s'enfuyaient. Beaucoup se réfugièrent à New-York. Au commencement de 1870, une adresse des femmes de Cuba, couverte de plus de trois cents signatures, fut envoyée de New-York à Victor Hugo pour le prier d'intervenir dans cette lutte. Il répondit :

Aux femmes de Cuba

Femmes de Cuba, j'entends votre plainte. O désespérées, vous vous adressez à moi. Fugitives, martyres, veuves, orphelines, vous demandez secours à un vaincu. Proscrites, vous vous tournez vers un proscrit ; celles qui n'ont plus de foyer appellent à leur aide celui qui n'a plus de patrie. Certes nous sommes bien accablés ; vous n'avez plus que votre voix, et je n'ai plus que la mienne : votre voix gémit, la mienne avertit. Ces deux souffles, chez vous le sanglot, chez moi le conseil, voilà tout ce qui nous reste. Qui sommes-nous ? La faiblesse. Non, nous sommes la force. Car vous êtes le droit, et je suis la conscience.

La conscience est la colonne vertébrale de l'âme, tant que la conscience est droite, l'âme se tient debout ; je n'ai en moi que cette force-là, mais elle me suffit. Et vous faites bien de vous adresser à moi.

Je parlerai pour Cuba comme j'ai parlé pour la Crète.

Aucune nation n'a le droit de poser son ongle sur l'autre, pas plus l'Espagne sur Cuba que l'Angleterre sur Gibraltar. Un peuple ne possède pas plus un autre peuple qu'un homme ne possède un autre homme. Le crime est plus odieux encore sur une nation que sur un individu ; voilà tout. Agrandir le format de l'esclavage, c'est accroître l'indignité. Un peuple tyran d'un autre peuple, une race soutirant la vie à une autre race, c'est la succion monstrueuse de la pieuvre, et cette superposition épouvantable est un des faits terribles du dix-neuvième siècle. On voit à cette heure la Russie sur la Pologne, l'Angleterre sur l'Irlande, l'Autriche sur la Hongrie, la Turquie sur l'Herzégovine et sur la Crète, l'Espagne sur Cuba. Partout des veines ouvertes, et des vampires sur des cadavres.

Cadavres, non. J'efface le mot. Je l'ai dit déjà, les nations saignent, mais ne meurent pas. Cuba a toute sa vie et la Pologne a toute son âme.

L'Espagne est une noble et admirable nation, et je l'aime ; mais je ne puis l'aimer plus que la France. Eh bien, si la France avait encore Haïti, de même que je dis à l'Espagne : Rends Cuba ! je dirais à la France : Rends Haïti !

Et en lui parlant ainsi, je prouverais à ma patrie ma vénération. Le respect se compose de conseils justes. Dire la vérité c'est aimer.

Femmes de Cuba, qui ne dites si éloquemment tant d'angoisses et tant de souffrances, je me mets à genoux devant vous, et je baise vos pieds douloureux. N'en doutez pas, votre persévérante patrie sera payée de sa peine, tant de sang n'aura pas coulé en vain, et la magnifique Cuba se dressera un jour libre et souveraine parmi ses sœurs augustes, les républiques d'Amérique.

Quant à moi, puisque vous me demandez ma pensée, je vous envoie ma conviction. A cette heure où l'Europe est couverte de crimes, dans cette obscurité où l'on entrevoit sur des sommets on ne sait quels fantômes qui sont des forfaits portant de couronnes, sous l'amas horrible des événements décourageants, je dresse la tête et j'attends. J'ai toujours eu pour religion la contemplation de l'espérance. Posséder par intuition l'avenir, cela suffit au vaincu. Regarder aujourd'hui ce que le monde verra demain, c'est une joie. A un instant marqué, quelle que soit la noirceur du moment présent, la justice, la vérité et la liberté surgiront, et feront leur entrée splendide sur l'horizon. Je remercie Dieu de m'en accorder dès à présent la certitude ; le bonheur qui reste au proscrit dans les ténèbres, c'est de voir un lever d'aurore au fond de son âme

Victor Hugo

Hauteville House 15 janvier 1870

Introduction écrite par Victor Hugo:

En même temps, les chefs de l'île belligérante lui demandaient de proclamer leur droit. Il le fit.

POUR CUBA

Ceux qu'on appelle les insurgés de Cuba me demandent une déclaration, la voici :

Dans ce conflit entre l'Espagne et Cuba, l'insurgée c'est l'Espagne.

De même que dans la lutte de Décembre 1851, l'insurgé, c'était Bonaparte.

Je ne regarde pas où est la force, je regarde où est la justice.

Mais, dit-on, la mère-patrie! Est-ce que la mère-patrie n'a pas un droit?

Entendons-nous.

Elle a le droit d'être mère, elle n'a pas le droit d'être bourreau.

Mais, en civilisation, est-ce qu'il n'y a pas les peuples aînés et les peuples puînés ? Est-ce que les majeurs n'ont pas la tutelle des mineurs ?

Entendons-nous encore.

En civilisation, l'aînesse n'est pas un droit, c'est un devoir.

Ce devoir, à la vérité, donne des droits; entre autres le droit à la colonisation. Les nations sauvages ont droit à la civilisation comme les enfants ont droit à l'éducation, et les nations civilisées la leur doivent. Payer sa dette est un devoir; c'est aussi un droit. De là, dans les temps antiques, le droit de l'Inde sur l'Egypte, de l'Egypte sur la Grèce, de la Grèce sur l'Italie, de l'Italie sur la Gaule. De là, à l'époque actuelle, le droit de l'Angleterre sur l'Asie, et de la France sur l'Afrique; à la condition, pourtant, de ne pas faire civiliser les loups par les tigres ; à la condition que l'Angleterre n'ait pas Clyde* et que la France n'ait pas Pélissier*.

Découvrir une île ne donne pas le droit de la martyriser; c'est l'histoire de Cuba; il ne faut pas partir de Christophe Colomb pour aboutir à Chacon.

Que la civilisation implique la colonisation, que la colonisation implique la tutelle; soit; mais la colonisation n'est pas l'exploitation; mais la tutelle n'est pas l'esclavage.

La tutelle cesse de plein droit à la majorité du mineur, que le mineur soit un enfant ou qu'il soit un peuple. Toute tutelle prolongée au delà de la minorité est une usurpation ; l'usurpation qui se fait accepter par habitude ou tolérance est un abus; l'usurpation qui s'impose par la force est un crime.

Ce crime, partout où je le vois, je le dénonce.

Cuba est majeure.

Cuba n'appartient qu'à Cuba.

Cuba, à cette heure, subit un affreux et inexprimable supplice. Elle est traquée et battue dans ses forêts, dans ses vallées, dans ses montagnes. Elle a toutes les angoisses de l'esclave évadé.

Cuba lutte, effarée, superbe et sanglante, contre toutes les férocités de l'oppression. Vaincra-t-elle? Oui. En attendant, elle saigne et souffre. Et, comme si l'ironie devait toujours être mêlée aux tortures, il semble qu'on entrevoit on ne sait quelle raillerie dans ce hasard féroce qui, dans la série de ses gouverneurs différents, lui donne toujours le même bourreau, sans presque prendre la peine de changer le nom, et qui, après Chacon, lui envoie Concha, comme un saltimbanque qui retourne son habit.

Le sang coule de Porto-Principe à Santiago; le sang coule aux montagnes du Cuivre, aux monts Carcacunas, aux monts Guajavos; le sang rougit tous les fleuves, et Canto, et Ay, la Chica ; Cuba appelle au secours.

Ce supplice de Cuba, c'est à l'Espagne que je le dénonce, car l'Espagne est généreuse. Ce n'est pas le peuple espagnol qui est coupable, c'est le gouvernement. Le peuple d'Espagne est magnanime et bon. Otez de son histoire le prêtre et le roi, le peuple d'Espagne n'a fait que du bien. Il a colonisé ; mais comme le Nil déborde; en fécondant.

Le jour où il sera le maître, il reprendra Gibraltar et rendra Cuba.

Quand il s'agit d'esclaves, on s'augmente de ce qu'on perd. Cuba affranchie accroît l'Espagne, car croître en gloire, c'est croître. Le peuple espagnol aura cette ambition d'être libre chez lui et grand hors de chez lui.

Hauteville house

Victor Hugo

¹ Œuvres complètes, édition Ollendorff, fin du XIX s. Actes et Paroles, T. XI, p. 189-190 / Œuvres complètes, Paris-Imprimerie P. Mouillot, 13, quai Voltaire. Publiées entre 1885-1901, p. 189-190; Victor Hugo. Œuvres complètes, édition chronologique publiée sous la direction de Jean Massin. Le club français du livre, 1970, T. XIV, p. 867-868.

² Santovenia, Emeterio S. **Victor Hugo y Cuba**. Editorial Minerva, Pi y Margall (Obispo), 110, 1933. (Capítulo IX, p. 55)

³ Antonio Zambrana Vázquez (1846-1922) a été rédacteur, avec Ignacio Agramonte, de la constitution indépendantiste de Guáimaro et secrétaire de l'Assemblée Constituante et de la Chambre de Représentants y organisées. Fervent dévoué de Victor Hugo, Zambrana a témoigné sur l'influence de l'écrivain dans la formation révolutionnaire d'Agramonte. (Voir site Casa Natal de El Mayor Ignacio Agramonte, mcamaguey@pprincipe.cult.cu)

⁴ Traduit de l'espagnol, l'original de Victor Hugo en français étant introuvable.

⁵ Jiménez, Dora. VICTOR HUGO, Apuntes sobre su vida amorosa, política y literaria. Librería Nueva, Obispo 98, Habana. Pages 29-30. Conférence lue par son auteur au "Círculo de Bellas Artes", de la Habana, en la noche del lunes, 11 de junio de 1935.

⁶ Directeur de Recherches de la Direction de Patrimoine Culturel, du Bureau de l'Historien de la Ville de La Havane.